

« La danse Kompa prend sa place sur les scènes et les pistes du monde »

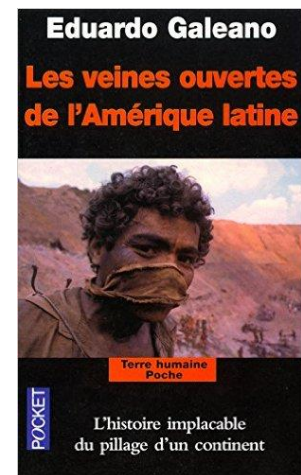


Cliford Jasmin, précurseur du style portoricain à Paris et fondateur de l'école Salsabor, est parti vivre depuis deux ans avec son épouse Gaëlle à Miami, où il a ouvert l'école Salsabor Florida. Ils se sont tous les deux engagés corps et âme dans un projet de promotion de la danse haïtienne et tout particulièrement du Kompa. Une manière sans doute pour Cliford de renouer avec ses origines tout en contribuant à la vie culturelle et festive de l'importante communauté haïtienne de

Floride – plus nombreuse numériquement que la cubaine -. Il a bien voulu témoigner ici de cette expérience.

Pourquoi la musique haïtienne, malgré sa grande richesse, n'a-t-elle pas le même rayonnement international que celle de Cuba ou même de Saint-Domingue ?

La réponse n'est pas simple, mais un des éléments d'explication tient selon moi à l'expression utilisée par l'écrivain Eduardo Galeano dans son ouvrage *Les veines ouvertes de l'Amérique Latine* : « *Haïti, ce pays qui continue à expier son péché de dignité et son insolence nègre* ». En effet, la révolution haïtienne a remis en question l'ordre du monde, et les dominants de l'époque, qui sont encore les dominants d'aujourd'hui, n'ont pas accepté cet élément de l'histoire d'Haïti. Quand on ouvre une encyclopédie, on peut lire que le premier pays à abolir l'esclavage a été l'Angleterre, mais en fait c'est Haïti qui l'a fait, en se battant, en chassant le colon. Quant aux Etats-Unis, qui sont le premier pays



d'Amérique à avoir acquis son indépendance, ils ont ensuite continué pendant un siècle à pratiquer l'esclavage.

Il y a comme une volonté de nier l'action du pacte de la Révolution haïtienne sur la face du monde, de minorer cette révolution. Par exemple, dans l'histoire française, on ne parle presque pas de la guerre de Leclerc en 1800, parce que c'est une guerre honteuse, où l'armée française a été battue par

les esclaves noirs qui affichaient leur désir d'égalité et de liberté.

Ne crois-tu pas que l'explication tient aussi, plus prosaïquement, à la faiblesse des échanges entre Haïti et le reste du monde ?



Une des conséquences collatérales de cette situation a en effet été une faiblesse des échanges économiques entre Haïti et le reste du monde, liée selon moi à une volonté d'isoler Haïti qui présentait une menace l'ordre établi. Il fallait étouffer ce qui s'était passé à Haïti, l'empêcher d'exporter ses idées (photo ci-contre : peinture murale dans le quartier de Little Haïti à Miami).

Mais cette explication est-elle valable pour la période postérieure au mouvement général de décolonisation et d'abolition de l'esclavage, disons pour simplifier au XXème siècle ?

Je pense que tout est lié. Si je prends le cas de la Floride, la communauté haïtienne y a été longtemps marginalisée sur le plan économique et social. La comparaison avec la situation de la communauté cubaine est à cet égard éloquente. Les deux communautés se sont construites par l'afflux de réfugiés qui n'ont pas été traité de la même manière. Les réfugiés cubains ont en effet bénéficié d'un meilleur statut car il fallait absolument médiatiser leur accueil et mettre à leur disposition ce qui était nécessaire pour qu'ils puissent symboliser la réussite de l'Amérique, et contrarier ainsi la révolution castriste. Les cubains de Miami sont très anti-castristes, et l'immigration haïtienne ne présentait pas le même enjeu politique.



Si l'on compare à Miami Little Havana avec sa Calle 8 et Little Haïti, on peut voir que ces endroits n'ont pas bénéficié des mêmes possibilités de se faire connaître au monde. Dans la première, on voit la culture, mais dans la seconde, on voit surtout la pauvreté (photo ci-dessus : le quartier de Little Haïti à la fin des années 1980).



Or, la musique haïtienne est vivante et riche et la culture haïtienne a un important potentiel de projection (photo ci-contre : le carnaval de Jacmel à Haïti). Regardons par exemple le mouvement *Racines*, qui met en avant tous les rythmes du folklore haïtien en les associant avec le jazz, le Rock, et même et Merengue Haïtien. Nous avons eu des écoles d'art et des

compagnies artistes d'un niveau très élevé, comme l'Ecole nationale d'art, le Théâtre national le ballet folklorique... mais tout s'est cassé la figure à cause de la période noire de notre histoire. Les problèmes politiques ont entraîné une descente aux enfers pour toutes ces institutions culturelles

Les choses sont en train de changer et quel rôle peut jouer Miami dans cette évolution ?



Il commence à y avoir des personnes d'origine haïtienne dans l'administration, la classe politique de Floride, alors que c'était déjà le cas depuis longtemps pour les émigrés cubains. Cela ouvre des opportunités nouvelles pour développer la culture haïtienne sur le continent. Celle-ci bénéficie d'ores et déjà d'une certaine force de frappe à Miami, avec exemple, l'ouverture récente d'un centre culturel haïtien à Little Haïti, qui est devenu un

rendez vous où l'on peut découvrir un folklore d'une richesse incroyable, prendre des cours de danse, écouter des concerts live de groupes de Kompa au moins une fois par mois (photo ci-contre). Il existe aussi des camps d'été où on enseigne le Kompa à des enfants haïtiens, latinos, blacks, qui ne connaissaient pas du tout cette culture. Les manifestations consacrées à Haïti se multiplient : pendant l'été 2015, nous avons par exemple participé avec Gaëlle à une journée en plein air consacré à la culture haïtienne à Miami Beach. Nous avons donné des cours de Kompa et fait des démonstrations, devant un public mélangé, qui a découvert avec enchantement cette culture. Tout cela contribue à donner plus de visibilité à celle-ci.

Nous pensons que Miami peut jouer un rôle de terre d'envol pour la diffusion de la culture haïtienne, comme New York le fut pour la culture portoricaine à travers la Salsa. Grâce la capacité de projection new-yorkaise, cette musique s'est en effet vendue dans le monde comme musique portoricaine – avec d'ailleurs une certaine volonté de garder le silence sur Cuba, alors que la Salsa est simplement du Son cubain enrichi par des sonorités Jazz -. Il faut se battre aujourd'hui pour que la culture haïtienne puisse bénéficier d'une projection équivalente à partir de Miami (photo ci-contre :



concert au Little Haïti Cultural Center).



Il faut pour cela mettre un coup de projecteur sur cette musique. Nous avons participé récemment avec Gaëlle et différents artistes à une audition dans le bureau du Commissionner, équivalent local d'un président de région aux pouvoirs élargi, sur le thème de Miami comme lieu d'accueil des cultures. Nous avons dit clairement que nous trouvions que la culture haïtienne ne bénéficiait pas d'un traitement égal aux autres

(photo ci-contre : interview de Clifford et Gaëlle sur une radio Fm de Miami).

Et le Kompa ?



Ce n'est pas que cette musique ne plaît pas, c'est qu'elle n'est pas encore connue. Certains pensent même qu'il s'agit de musique brésilienne ou de Zouk. Mais je suis convaincu que les années 2020 peuvent être celles de la mode Kompa. Le problème est de la mettre en situation de visibilité et d'écoute.

Les choses sont déjà en train de bouger. Le nombre d'évènements autour de la culture Kompa augmente. Un intérêt fort se manifeste également cette année

dans la grande presse à l'occasion des 60 ans du Kompa. Et ce n'est que le début d'un mouvement fort qui peut s'amplifier dans l'avenir (photo ci-contre : Cliford et Gaëlle dansent le Kompa).

Ce phénomène est particulièrement sensible à Miami. Jusqu'ici, le Kompa, hors d'Haïti, avait eu essentiellement New York pour capitale. Les haïtiens cultivés, les artistes allaient plutôt à New York, tandis que Miami accueillait plutôt des Boat People avec peu de pouvoir d'achat. Mais aujourd'hui, Miami est aussi devenu un grand centre musical, avec des orchestres comme T-vice, Klass, Carimi (photo ci-contre). Il y a aussi toute une nouvelle génération de groupes à Haïti. C'est maintenant à Miami que se déroulent les plus grands festivals de Kompa.



La danse peut beaucoup contribuer à la valorisation de ce genre. Les Latinos ont été très malins dès le départ, ils ont vendu à la fois la musique et la danse. Nous, les Haïtiens, avons seulement valorisé jusqu'ici l'aspect musical du Kompa. Nous n'avons pas suffisamment montré au reste du monde la danse. C'est cette lacune que nous sommes maintenant en train de combler. Nous avons dansé avec des orchestres de Kompa comme Tabou Combo, Carimi, etc. c'est une première car jusqu'ici la danse de scène n'était pas présente pendant les concerts. Nous faisons aussi beaucoup de démonstrations,



et partout où nous dansons, les gens tombent sous le charme. Nous avons également élaboré avec Gaëlle une pédagogie pour l'enseignement du Kompa. Le public se développe, les lieux d'enseignement se multiplient, comme par exemple avec l'ouverture récente d'un cours à l'Université de Floride. De plus en plus de DJs latinos commencent à mettre le Kompa dans leur Play list.

Les gens découvrent ainsi la musique à travers cette danse (photo ci-contre : cours de Kompa par Cliford et Gaëlle).



Il y a une grande sensualité dans le Kompa, une richesse et une authenticité que nous avons encore accrues en y intégrant l'afro-haïtien. C'est aussi une danse élégante, qui rappelle par moment le Boléro haïtien, voire le Tango. Elle peut s'appuyer sur des musiciens hors pair, qui interprètent une grande variété de styles. Elle est aussi très inventive : tout les ans, de nouveaux styles apparaissent à Haïti, comme encore récemment le Mamouya. Il s'agit de changements révélateurs qui nous rendent optimistes quant à l'avenir de cette danse. Les 60 ans du Kompa sonnent comme une revanche pour cette culture qui va repartir sur de bonnes bases en intégrant à la fois la musique et la danse.

Quelle est votre contribution à ce mouvement ?

Je vais donner un exemple concret de la manière dont nous pouvons contribuer à faire bouger les choses. Nous avons commencé dès notre arrivée à danser dans des lieux latinos. Par exemple, à l'automne 2013, nous sommes allés aux Gold Coast, le night-club le plus fameux de Floride, au nord de Miami (photo ci-contre). Nous avons dansé comme des clients ordinaires, puis le propriétaire, Jeff, est venu nous voir. Il avait tout de suite repéré notre manière particulière de danser et nous a dit : « *lorsque je vous ai vu danser, j'ai vu le mélange des générations* ». Il nous a alors demandé de donner des cours des Salsa et de Bachata. Mais je lui aussi proposé d'enseigner le Kompa. Il ne connaissait pas cette danse, malgré toutes ces années passées dans danse de loisirs. Mais il nous a fait confiance, et nous donnons maintenant dans son club des cours de Kompa, qui suscitent intérêt et enthousiasme dans le public.



Autre exemple : nous avons profité de notre statut dans la communauté latino pour faire une démonstration de Kompa à l'occasion du jour des réfugiés cubains et haïtiens. Cela a fait découvrir cette danse à plein de gens, y compris des responsables politiques, qui étaient très enthousiastes. C'est pour nous une attitude militante.



Nous nous adressons à tous les publics. Dans nos cours de Kompa Artistic, il y a bien sur des haïtiens de tous âges qui se retrouvent à travers ce que nous faisons, en particulier des jeunes nés aux Etats-Unis qui découvrent ainsi leur culture d'origine. Mais nous avons aussi des non-haïtiens qui adhèrent complètement à cette danse. On voit aussi cela dans la composition mélangée des visites à notre site de e-

learning (photo ci-contre) qui viennent d'un peu partout dans le monde.

Peut-on établir de nouveaux ponts entre les différentes cultures des Caraïbes ?



A Miami, nous sommes présents à la fois dans le milieu latino et dans celui de la culture haïtienne. Mais en fait nous nous sommes rendu compte qu'il s'agissait de mondes avec une faible interaction, et de plus à sens unique. La culture latino influence le public haïtien, mais Haïti n'est pas très influent sur la latino. Comme nous sommes respectés dans les deux cultures, nous avons organisé des opportunités de rencontre.

Notre soirée hebdomadaire du vendredi est par exemple à cheval les deux cultures, afro-caribéenne et latino. Elle s'appelle d'ailleurs *Caribbean and latin dance party* (photo ci-contre). On y danse le Kompa, la Salsa, la Bachata, le Zouk, alors qu'auparavant ces différentes cultures était séparées unes des autres. La programmation musicale est mélangée. Il y a aussi un buffet de gastronomie caribéenne, des prestations (démonstrations, chant, etc.) qui saluent ces différentes cultures. Cela marche bien, et montre que la rencontre est possible. Comme le dit Gaëlle : « *nous nous présentons plus comme afro-caribéens que comme latinos. Nous explorons un créneau nouveau pour les américains pour la Floride : celui de la mixité des cultures* ».

Le propre d'un artiste, c'est d'être différent, d'apporter quelque chose de particulier... Les gens ont du mal à nous ranger dans un style : porto, casino, cubain, colombien..., et c'est très bien comme cela. On prend ce qui nous plaît dans les différents styles (photo ci-contre : Cliford et Gaëlle durant un concert de Salsa).



Quel est l'état de la Salsa à Miami ?



La Salsa a d'abord été new-yorkaise. Mais on ne peut plus compter maintenant sans Miami. Le festival de Salsa de Miami attire par exemple aujourd'hui les plus grand groupes : El Canario, le Gran Combo de Puerto Rico, les groupes de Timba cubaine...

La musique Live est très présente à Miami, davantage qu'à Paris où elle a un peu décliné. La production de musique Salsa à Miami n'est pas considérable, mais la ville est un lieu d'accueil pour cette musique. Les groupes viennent à Miami car il y a une grosse communauté latino avec un important pouvoir d'achat (photo ci-contre : concert au Miami Salsa Congress).



La vie nocturne est aussi très intense, comparable à celle de Paris, avec des endroits fermés et des endroits plus « grand public ». Les jours fériés, on peut trouver 5 ou 6 soirées en même temps. Il y a vraiment le choix (photo ci-contre : soirée au Club Yuca).

Il y aussi des lieux de danse fabuleux, comme le Gold Coast dont j'ai parlé plus haut. On y organise des championnats réputés de danse latine et standard. Il y a aussi une soirée latine le dimanche, où l'on

peut danser la Salsa, le Merengue, la Bachata, etc. C'est un des seuls endroits où l'on peut voir d'anciens danseurs du Palladium, qui sont venus prendre leur retraite en Floride. Ils y côtoient une génération de jeunes danseurs, au style plus acrobatique.

Le problème, c'est que ces deux mondes coexistent sans vraiment se rencontrer. Les anciens ont un style lié au Mambo, qui joue sur l'élégance et la connexion des partenaires. Les jeunes sont davantage dans la performance, parfois en oubliant la musique et l'échange. C'est un peu



dommage qu'ils ne s'inspirent pas davantage des anciens, qu'ils ne s'intéressent pas assez à leur expérience (photo ci-contre : démonstration de Mambo au Gold Coast).



Actuellement, Miami est plutôt aligné sur le style des congrès internationaux de Salsa, très « show off », ce que j'appelle la Salsa autoroute ». La Salsa new-yorkaise « on two » est relativement peu développée à Miami. Et même la Salsa cubaine n'est pas de niveau exceptionnel, même s'il y a de très bons danseurs comme René Herrera, qui a incarné le style « Rueda de casino » de Miami. Le Son lui-même est assez méconnu. Au départ, ce ne sont pas les cubains qui dansaient les danses

populaires qui sont arrivés à Miami. Mais l'ouverture sur Cuba va probablement faciliter les échanges et diversifier le milieu de Salsa de Miami (photo ci-contre : Rueda de Casino à Miami).

Comment vous y êtes-vous intégrés ?



Plutôt bien. Nous avons un style singulier, très différent de celui, de plus en plus dominant, de « l'autoroute salsa », qui est appauvrissant et tue la sincérité. Les Dj les plus connus de Miami, comme DJ Charun, qui officie au club Yuca, nous ont tout de suite demandé de nous joindre à eux, pour faire des démonstrations, des cours, car nous avons un style différent qui retient l'attention. Les musiciens latinos nous ont également demandé travailler avec eux, comme le

groupe de Salsa de Willy Panama, nous a proposé de participer à leur Clip. Le mois prochain, en septembre 2015, c'est le « Spanish Month » dans le Broward county, et nous allons y animer des événements, en donnant des cours de Salsa et Bachata.

Comme le dit Gaëlle : *« Je me sens très bien ici. Nous ne regrettons pas ce choix malgré le souvenir de Paris. Il faut un peu se battre pour se faire connaître ; on est partis ici de zéro, il fallait créer un réseau. Mais cela s'est fait assez rapidement. Pas seulement à travers les écoles de danse, mais également à travers les réseaux institutionnels. On essaie aussi de toucher le grand public à travers la télévision ».*

Ces deux premières années ont surtout été consacrées à nous enraciner à Miami. Mais Maintenant, nous allons pouvoir pousser des branches et aller vers d'autres horizons. Par exemple, nous irons à Montréal en novembre. Nous sommes allés à Tallahassee, en Equateur, pour faire des démonstrations de Kompa. Nous avons également un projet d'enseignement de Salsa avec le King 's College de Londres. Et nous tenons à jour nos cours de e-learning en Kompa et Salsa avec des démonstrations et cours de danse.

As-tu un message pour les amis de Paris ?

Vous nous manquez. On a vécu tant de choses ensemble !! Il faut continuer à cultiver la singularité de la Salsa parisienne, qui associe technique, sensualité et élégance. On aura sûrement l'occasion de se retrouver pour de nouvelles aventures. En attendant, comme le dit Gaëlle, on reste en contacts étroits grâce aux réseaux sociaux...



Propos recueillis par Fabrice Hatem en août 2015